

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Charles NOEL

Notes Apologétiques : II. Conséquences terribles de
l'ignorance religieuse

Dans *L'Eveil (Echos de Saint-Maurice)*, 1912, tome 14, p. 97-106

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

Notes Apologétiques

II. Conséquences terribles de l'ignorance religieuse

Quant aux conséquences de cette méconnaissance de la vérité religieuse, elles frappent tous les esprits qui réfléchissent, suivant cette autre parole de l'Encyclique sur la « doctrine chrétienne » : « Nous n'affirmons pas que la malice de l'âme et la corruption des mœurs ne puissent coexister avec la science et la religion. Plût à Dieu que les faits ne le prouvassent pas surabondamment ! Mais Nous prétendons que là où l'esprit est enveloppé des ténèbres d'une épaisse ignorance, une volonté droite et de bonnes mœurs ne peuvent nullement se rencontrer ».

« Les conséquences lamentables d'une telle situation des esprits sont faciles à établir et partout, d'ailleurs, se montrent désolantes. La religion est incontestablement la plus vaste et la plus difficile de toutes les sciences, et si la foi est un don surnaturel, il nous appartient de vivre de cette foi divine, de la développer en nous, de la rendre agréable à notre entendement par l'étude même des problèmes qu'impose cette foi surnaturelle à la conscience de l'homme. Mais comment ira-t-il vers la grande mer, le petit ruisseau, s'il n'a en face de lui que le sable mouvant du désert ? Il sera vite desséché, comblé, il n'existera plus. Ainsi la foi de notre âme, si elle n'est puissante, tenace, sans cesse ravivée, mourra facilement devant les difficultés de la vie de tous les jours. Elle vivrait, au contraire, d'une vie intense, si elle pouvait s'épanouir devant les beautés sans cesse renouvelées que lui offrirait l'étude de la religion. Il y a plus : si on ne

connaît pas Dieu et sa religion sainte, on croit facilement qu'on peut se gouverner soi-même, faire sa propre volonté, suivre ses caprices, être ainsi son maître, et de la sorte on ne saurait voir l'œil de Dieu toujours ouvert sur le monde. Sans doute, il y a au fond de l'âme humaine l'honnête qui réclame, le devoir qui commande, la solidarité qui s'impose, mais si Dieu ne vit pas dans l'homme, tout cela ne sera souvent que des mots et rarement des réalités.

Dieu est donc le principal ressort de la vie humaine, il assure la paix et l'union dans la famille, il est le pivot, la base de toute sécurité sociale. Quand Dieu disparaît, quand sa loi est méconnue, toutes les passions se déchaînent. Je ne méconnais pas les faiblesses, les fautes même des croyants et des amis de la religion, mais je sais que l'apache, l'anarchiste, l'anti-militariste, ne vont pas à la messe, ne savent rien de la religion. Une vieille femme des faubourgs d'une grande ville allait mourir et demandait au vicaire qui vint la voir de lui apporter le bon Dieu. « Le bon Dieu, s'écria son fils, habitué des lieux où l'on s'amuse, où veux-tu qu'il aille le prendre ? »

Il est inutile d'insister longuement sur ces conséquences. Elles peuvent du reste se résumer en ceci : 1° la diminution et parfois l'absence de la pratique religieuse ; 2° l'immoralité de la vie, au sens complet du mot. En d'autres termes, c'est la résistance à la volonté de Dieu, où que ce soit qu'elle se manifeste. L'homme, ayant laissé éteindre le seul flambeau capable d'éclairer sa raison, devient un païen plus coupable et plus abandonné. Cela se conçoit : on ne peut vouloir ni désirer ce que l'on ne connaît pas.

III. D'où vient le mal ?

Pour procéder avec ordre, il convient de nous

demander avant tout quelles sont les sources naturelles de l'instruction religieuse à notre époque.

Il est évident que la première école de religion doit être la famille. C'est dans ce sanctuaire que les parents, autant l'un que l'autre, ont le devoir sacré de faire pénétrer dans l'intelligence des enfants que Dieu leur a confiés les premières lueurs des vérités religieuses.

Or il est malheureusement trop certain que, dans la famille on n'apprend plus à l'enfant les notions religieuses, on n'élève plus son âme vers le surnaturel, on ne lui donne pas le goût des choses saintes qui baissent de plus en plus dans l'estime de trop de parents. On compte sur le maître d'école pour l'instruction profane nécessaire à l'enfant ; pour l'instruction religieuse : que le Curé s'arrange comme il pourra, c'est son affaire, et bien des parents croient rendre un signalé service au Curé et à la religion en voulant bien permettre à leur enfant la fréquentation du catéchisme et l'assistance aux principales cérémonies liturgiques. Et que de parents, classés parmi ceux qu'on appelle de « bons catholiques », qui ne songent jamais à remplir leur devoir de Catéchistes — non volontaires — mais obligés.

Aussi, quisque notre mentalité veut que les parents délèguent à des maîtres communs la charge d'instruire leurs enfants, qu'advient-il de l'instruction religieuse à l'école ?

Ne nous attardons pas à cette plaie spéciale à la France, qui est l'école *neutre*, — autant dire athée — ; cette école qui reste muette sur Dieu, l'âme, Jésus-Christ, l'éternité, quand elle ne le blasphème pas. Dieu soit loué, un tel fléau ne nous a pas encore atteint. Prions afin qu'il nous soit épargné.

Et cependant, qu'en est-il, même de l'école libre,

et chez nous de *l'école* tout court — que d'incertitudes, que d'hésitations, que de craintes — quel manque d'esprit surnaturel. Comparez la leçon de religion ou de catéchisme, même si elle est obligatoire, à quelque leçon de géographie, de calcul ou d'histoire. Comme vous sentirez bien que la religion paraît peu utile en pratique.

C'est pourquoi l'on méditera avec grand profit ces lignes écrites par M. le Ch^{nc} POUGET de Rodez.

Monsieur,

Permettez-moi de limiter ma réponse aux *écoles libres* et, ainsi limitée, de la résumer en quelques réflexions très brèves.

1° L'instruction religieuse est-elle ce qu'elle devrait être dans nos écoles libres ? Est-elle en rapport avec l'instruction profane, ainsi qu'elle devrait être, selon la très juste observation de M^{sr} Baudrillart ?

Elle l'est généralement dans les petites écoles paroissiales où l'enseignement ne s'élève pas au-dessus du niveau du certificat d'études primaires.

Elle ne l'est pas, à part de rares et heureuses exceptions, dans les institutions où se donne un enseignement supérieur, où les études sont poussées jusqu'aux examens des brevets élémentaire et supérieur.

Là, la science religieuse n'est pas approfondie comme le sont les autres matières ; trop souvent, les élèves, au sortir de l'école, en savent moins que les enfants de douze ans, parce qu'ils ont peu appris depuis lors et ont beaucoup oublié. L'état d'esprit est même tel qu'à sortir, dans un examen, des cadres d'un enseignement élémentaire, on passerait pour vouloir faire de simples jeunes gens ou jeunes filles des théologiens de marque. On peut se montrer exigeant quand il s'agit de théories d'arithmétique, mais en fait d'instruction religieuse il ne faut que des questions très simples.

2° Comment s'étonner dès lors que nos enfants ne résistent pas souvent au danger qui les attend au sortir de nos institutions chrétiennes ? Ils ont la pratique du christianisme ; mais elle n'est pas suffisamment raisonnée, et ce qu'ils savent ne leur donne pas une réponse à tout ce qu'ils sont fatalement amenés à lire ou à entendre contre leur foi. De là des défaillances

que nous déplorons ; et une seule chose m'étonne, c'est qu'elles ne soient pas encore plus nombreuses.

L'école de son côté est *neutre*, nous pourrions dire *athée*, pour la grande majorité des enfants de France. On y passe sous silence toute doctrine religieuse quand on ne la blasphème pas. *Dans nos écoles libres*, surtout depuis le départ de nos religieuses et religieuses, et à cause de la complexité des programmes, donne-t-on toujours aux enfants une instruction religieuse suffisante ? Les *livres* employés y sont-ils toujours assez imprégnés de christianisme ? Et dans nos *collèges libres*, les exigences des programmes, la fièvre des examens, et, chez certains élèves, une sorte de respect humain, ne font-ils pas reléguer parfois au second plan la matière qui devrait être au premier : l'étude de la religion ?

Je crains beaucoup qu'on puisse en dire autant de nos écoles à nous. Sans doute l'école est, au point de vue religieux, ce que le maître veut bien la faire. Et il faut avouer que s'il existe des maîtres excellents on en rencontre encore trop souvent qui au point de vue religieux sont médiocres... et peut-être franchement mauvais... Dieu merci, je crois, de moins en moins. Mais encore, combien de maîtres n'ont pour premier souci que celui de voir leur école... briller à l'examen. Or à l'examen... pas de religion. Cette exception rehausse-t-elle l'enseignement religieux ? Je crois le contraire. De plus la demi-heure de religion concédée par le programme chaque matin, n'est-elle pas souvent écourtée, mal préparée, insuffisante au double point de vue de l'explication des mots et de la pensée ? Si nous faisons ensuite une petite digression dans le domaine de l'Histoire Sainte, nous verrions là encore un point bien faible parfois : une Histoire Sainte apprise machinalement, sans l'intelligence des faits et de la suite historique de ces faits !... Mais que cela suffise pour constater dans l'école aussi une cause de l'ignorance religieuse.

Peu importe le mot, mais la chose est nécessaire.

Parlerai-je de l'insuffisance de la prédication ? Je n'en dirai rien parce que je ne crois pas que cette insuffisance existe et que, en tout cas, cette *Revue* n'est pas faite pour traiter de la question.

Malheureusement le prêtre ne prêche pas seul, et à notre époque surtout il y a un grand prédicateur qui s'appelle la Presse. Il est bien évident que, en France surtout, la Presse est une grande cause de déformation du sens religieux.

«Le recensement approximatif du tirage des journaux en France est facile à faire.

Le nombre des numéros quotidiens est d'environ sept millions, dont un million seulement peuvent être considérés comme journaux catholiques.

Pour la presse hebdomadaire, la proportion serait plus avantageuse pour nous, mais celle-ci a naturellement moins d'influence, et son tirage total ne doit pas dépasser deux millions.

Il résulte donc de cette constatation que dans six millions de familles, chaque jour l'indifférence sinon l'hostilité à l'égard de la religion est semée, on peut le dire, à pleines colonnes. Ces lectures, auxquelles il faut ajouter celles des romans et des revues, plongent ceux qui en font leur pâture quotidienne dans un naturalisme pratique. Ils oublient le point de vue divin et apprennent à ne plus élever les yeux au-dessus des préoccupations terrestres ; sans compter que la presse pornographique prend une extension inouïe et vient donner à toutes les basses passions un aliment continu.

Le *Journal* à lui seul tire à plus d'un million d'exemplaires. Comment s'étonner après cela de la destruction qui se produit dans les âmes de l'enseignement religieux ?

J'ajouterai que beaucoup de journalistes, même bien

disposés, sont dans une ignorance presque complète des questions religieuses, et ils sont pourtant les grands instructeurs de ceux qui ont fini leurs études scolaires. Que dire des journalistes hostiles ou perfides ?

La conclusion de tout ceci n'est-elle pas que tout le mal réside dans cette mentalité qu'on veut tout dire et tout lire, et que le remède consiste à la combattre et à développer plus que jamais la presse catholique.»

UN AMI DE LA « CROIX ».

Il n'y a pas grand'chose dans ces lignes qui ne puisse se dire de notre presse romande ; et il faut avouer que même nos bons journaux catholiques donnent souvent sur les sujets religieux insuffisamment d'idées et des idées insuffisantes. Certain catholicisme opportuniste frise parfois l'indifférence ou le libéralisme, comme certaine neutralité trahit la vérité.

Au journal s'adjoint le livre. Le livre mauvais sans doute, mais aussi le livre passable, roman permis — bons romans mêmes — que de choses à dire sur la frivolité des lectures ! Ecoutez plutôt :

Celle qui me frappe le plus, dans les classes élevées, c'est la *frivolité des lectures*. Dans une étude très documentée et fort intéressante sur Mme de Sévigné, M. Ocard Hovard remarque très judicieusement que cette femme illustre, au milieu des dissipations mondaines de la cour, garde « la pensée grave » et qu'elle est au fond « une grande chrétienne ».

« Il suffit, dit-il, d'interroger la mère de Mme de Grignon sur ses lectures. La Bible de Royaumont figure à la place d'honneur. Les épîtres de saint Paul l'enchantent : « Puisque vous lisez les épîtres de saint Paul, dit-elle à sa fille, vous puisez à la source et je ne veux vous en dire davantage ». Pascal, Bossuet, Fénelon, Bourdaloue, tous ces illustres contemporains trouvent également chez Mme de Sévigné une sincère et fervente admiratrice. Elle dévore avec son fils des in-folios en douze jours » ; elle fait son ordinaire des homélies de saint Jean Chrysostome et de saint Augustin, non pas « travestis », mais dans toute la « majesté du latin ». Quel régime et quelle austère discipline ! Où sont

aujourd'hui les Françaises qui vont « en Bourdaloue » et qui « savourent les Pères ? »

Faut-il ajouter que le grand Colbert, ministre de Louis XIV, au milieu des occupations de sa charge, trouvait le temps de lire chaque jour quelques chapitres de l'Écriture Sainte ?

Oh ! si, délaissant le roman, même honnête, même pieux, et tant d'autres mièvreries littéraires, qui ne nous mettent pas une idée dans la tête, nous revenions résolument à ces foyers de lumière, à ces trésors de vérité révélée : l'Ancien et surtout le Nouveau Testament ; les homélies et les traités des Pères, ces témoins de la foi aux premiers âges chrétiens ; si nous faisions nos livres de chevet des ouvrages si peu lus de nos grands apologistes modernes, comme nous remplacerions vite le léger vernis religieux dont nous mourons par une profonde connaissance du plus pur catholicisme !

Chne GIRAUX. Aix.

Ajoutons cette petite page de Gorges BERTRIN :

... On se demande de quelles causes elle provient. (Cette indifférence religieuse.)

Certes, il y en a plusieurs ; mais puisqu'il faut être très bref ici, je n'en signalerai qu'une parmi bien d'autres. C'est la pullulation *des petits livres de religion médiocres*.

Ces parasites ne sont pas seulement inutiles : ils sont nuisibles. D'abord, ils attirent à eux, aux dépens du reste, une bonne partie de la sève, je veux dire une large part de l'attention et du temps dont le public dispose. En outre, ils égarent les esprits : par exemple, ils donnent le pas au secondaire sur le principal ; ils préconisent perpétuellement les dévotions nouvelles, au détriment de la dévotion véritable ; ils développent dans l'Église un formalisme dangereux, le culte de « la lettre qui tue » et fait négliger « l'esprit qui vivifie ». Ils donnent enfin aux vérités et aux traditions religieuses un aspect qui les amoindrit, et les soutiennent par des raisons insuffisantes, qui compromettent l'autorité.

Qu'on me permette un souvenir.

J'étais un jour chez un des évêques les plus distingués de notre pays. On vint à parler d'une question qui m'est familière. « Oh ! dit un homme très connu et très autorisé qui se trouvait là, je ne m'occupe pas de cette question : la médiocre exposition qu'en a faite M. X. m'en a dégoûté pour toujours ».

Il faudrait persuader aux auteurs de résister « aux démangeaisons

qui leur prennent d'écrire », comme disait Molière, en se souvenant que l'art de faire un livre demande des aptitudes et de l'expérience au moins autant que celui de tourner le bois ou de forger le fer ; il faudrait convaincre les partisans des publications populaires, qu'un ouvrage ne doit être populaire que par la forme ; par l'exactitude et le sérieux du fond il doit pouvoir affronter toutes les critiques ; enfin, il faudrait obtenir des éditeurs catholiques qu'ils ne publient pas quelque manuscrit que ce soit, n'offensant ni la foi ni les mœurs, pourvu qu'il ne leur coûte rien et qu'ils aient l'espérance de vendre l'ouvrage, pour des raisons étrangères à sa valeur.

Georges BERTRIN.

Nous ne dirons rien des manuels employés, la question n'étant pas de notre compétence. Il convient pourtant de remarquer certaines faiblesses dans les méthodes d'enseignement, dues surtout à un défaut de préparation suffisante, au renouvellement de la science pédagogique, et aussi, il faut l'avouer, aux incertitudes dans lesquelles se débattent un grand nombre de ceux qui ont parlé de pédagogie catéchistique.

Le jeune chrétien sorti de l'école et du catéchisme a de plus en plus besoin de protection contre des ennemis que ne rencontrait pas la foi de nos pères. En ce moment décisif, il subit une crise — il faut maintenir ce mot parce qu'il est très juste et a une signification réelle — une crise dont il ne sortira chrétien que pour autant que sa foi aura été solidement fondée et défendue. Avouons humblement qu'ici nous avons fait peu ou rien. Jeune homme et jeune fille restent seuls pour lutter contre l'ennemi. Soldats jeunes, inexpérimentés, ils ont des armes, j'en conviens, mais ils sont trop souvent sans chefs immédiats et abandonnés à eux-mêmes. Ils sont un édifice inachevé qu'il ne suffit pas de maintenir, mais qu'il eût fallu mettre sous toit afin que les tourmentes ne le détruisent pas. Trop nombreux sont encore ceux que le mot *d'œuvre* agace ou fait sourire.

Voilà quelques causes. Assurément, il y en a bien d'autres ; sans parler du cercle vicieux dans lequel on tourne en se demandant si l'indifférence est cause de l'ignorance ou l'ignorance cause de l'indifférence. Il faudrait signaler pourtant : le prétendu principe scientifique rendu ennemi des connaissances religieuses, — le mépris de la vérité, — l'opposition des passions, — un certain pragmatisme qui réduit la religion à la morale, à la pratique, — la diminution de l'intégrité de la doctrine, — l'affaiblissement des convictions, — le dédain professé pour la piété, — la négligence à approfondir et à enseigner les mystères principaux de la religion. Mais, n'insistons pas : il peut y avoir là des conséquences autant que des causes.

Deux autres causes cependant ont aussi leur importance. — Ce sont la désertion des campagnes et l'intérêt matériel auquel tout est sacrifié. Qui ne sait combien le jeune homme et la jeune fille qui « sortent » de leur village sont privés de toute occasion d'améliorer leur instruction religieuse ; ont par contre toutes les occasions de fausser les notions religieuses acquises ; et une fois « rentrés » ne se font pas faute de propager leurs idées fausses ou incomplètes. — Enfin il n'est pas nécessaire de faire sentir comment, chez nous surtout, le travailleur, absorbé par la pensée du gain, est tenté de matérialiser son existence aux dépens de son âme. Cette plaie est — je crois — très profonde. C'est du reste le point où la question sociale touche à la question religieuse.

Charles NOËL.